



Alliance Française

Cambridge - Norwich

## Literature in Time n°4 – 11/02/2025

Texte n°1 : *Mémoires d'Hadrien*, Marguerite Yourcenar, 1951

*Mémoires d'Hadrien* se présente comme la longue confession de l'empereur romain (76-138 ap. JC), à destination de son successeur, Marc Aurèle. Hadrien, sentant sa mort approcher, entreprend de retracer les grandes étapes de sa vie, depuis son ascension au pouvoir jusqu'à son règne en tant qu'empereur. Il y explore ses succès politiques, ses réformes administratives et militaires, mais aussi ses échecs, ses doutes et ses passions. La figure d'Antinoüs, son jeune amant tragiquement disparu, occupe une place centrale dans cette réflexion, illustrant les liens complexes entre amour, beauté et deuil.

Le récit dépasse le simple cadre historique pour devenir une quête universelle de sens. Hadrien, à travers sa voix lucide et mélancolique, interroge la fragilité de l'existence, le poids des responsabilités et la recherche de l'équilibre entre raison et émotion. Marguerite Yourcenar, grâce à une langue riche et subtile, parvient à créer une époque classique modernisée. Ce roman, à mi-chemin entre fiction historique et méditation philosophique, invite le lecteur à une réflexion intemporelle sur le pouvoir, la mortalité et la quête d'immortalité par l'art, les actes et les idées.

Le courrier de Rome venait d'arriver ; la journée se passa à le lire et à y répondre. Comme d'ordinaire Antinoüs allait et venait silencieusement dans la pièce : je ne sais pas à quel moment ce beau lévrier est sorti de ma vie. Vers la douzième heure, Chabrias agité entra. Contrairement à toutes règles, le jeune homme avait quitté la barque sans spécifier le but et la longueur de son absence : deux heures au moins avaient passé depuis son départ. Chabrias se rappelait d'étranges phrases prononcées la veille, une recommandation faite le matin même, et qui me concernait. Il me communiqua ses craintes. Nous descendîmes en hâte sur la berge. Le vieux pédagogue se dirigea d'instinct vers une chapelle située sur le rivage, petit édifice isolé qui faisait partie des dépendances du temple, et qu'Antinoüs et lui avaient visité ensemble. Sur une table à offrandes, les cendres d'un sacrifice étaient encore tièdes. Chabrias y plongea les doigts, et en retira presque intacte une boucle de cheveux coupés.

Il ne nous restait plus qu'à explorer la berge. Une série de réservoirs, qui avaient dû servir autrefois à des cérémonies sacrées, communiquaient avec une anse du fleuve : au bord du dernier bassin, Chabrias aperçut dans le crépuscule qui tombait rapidement un vêtement plié, des sandales. Je descendis les marches glissantes : il était couché au fond, déjà enlisé par la boue du fleuve. [...] Tout croulait ; tout parut s'éteindre. Le Zeus Olympien, le Maître de Tout, le Sauveur du Monde s'effondrèrent, et il n'y eut plus qu'un homme à cheveux gris sanglotant sur le pont d'une barque. Deux jours plus tard, Hermogène réussit à me faire penser aux funérailles. Les rites de sacrifice dont Antinoüs avait choisi d'entourer sa mort nous montraient un chemin à suivre : ce ne serait pas pour rien que l'heure et le jour de cette fin coïncidaient

avec ceux où Osiris descend dans la tombe. Je me rendis sur l'autre rive, à Hermopolis, chez les embaumeurs. [...] Nous transférâmes le mort dans une salle lavée à grande eau qui me rappela la clinique de Satyrus ; j'aidai le mouleur à huiler le visage avant d'y appliquer la cire. Toutes les métaphores retrouvaient un sens : j'ai tenu ce cœur entre mes mains. [...]

Au retour, je visitai le temple près duquel s'était consommé le sacrifice ; je parlai aux prêtres. Leur sanctuaire rénové redeviendrait pour toute l'Égypte un lieu de pèlerinage ; leur collègue enrichi, augmenté, se consacrerait désormais au service de mon dieu. Même dans mes moments les plus obtus, je n'avais jamais douté que cette jeunesse fût divine. La Grèce et l'Asie le vénéreraient à notre manière, par des jeux, des danses, des offrandes rituelles au pied d'une statue blanche et nue. L'Égypte, qui avait assisté à l'agonie, aurait elle aussi sa part dans l'apothéose. Ce serait la plus sombre, la plus secrète, la plus dure : ce pays jouerait auprès de lui un rôle éternel d'embaumeur. Durant des siècles, des prêtres au crâne rasé réciteraient des litanies où figurerait ce nom, pour eux sans valeur, mais qui pour moi contenait tout. Chaque année, la barque sacrée promènerait cette effigie sur le fleuve [...].

L'Amour, le plus sage des dieux... Mais l'amour n'était pas responsable de cette négligence, de ces duretés, de cette indifférence mêlée à la passion comme le sable à l'or charrié par un fleuve, de ce grossier aveuglement d'homme trop heureux, et qui vieillit. Avais-je pu être si épaisément satisfait ? Antinoüs était mort. Loin d'aimer trop, comme sans doute Servianus à ce moment le prétendait à Rome, je n'avais pas assez aimé pour obliger cet enfant à vivre. Chabrias, qui, en sa qualité d'initié orphique, considérait le suicide comme un crime, insistait sur le côté sacrificiel de cette fin ; j'éprouvais moi-même une espèce d'horrible joie à me dire que cette mort était un don. [...] Mille bruits ineptes couraient déjà le monde au sujet de mon désastre ; même sur les barques qui accompagnaient la mienne, des récits atroces circulaient à ma honte ; je laissai dire, la vérité n'étant pas de celles qu'on peut crier. Les mensonges les plus malicieux étaient exacts à leur manière ; on m'accusait de l'avoir sacrifié, et, en un sens, je l'avais fait. Hermogène, qui me rapportait fidèlement ces échos du dehors, me transmet quelques messages de l'impératrice ; elle se montra convenable ; on l'est presque toujours en présence de la mort. Cette compassion reposait sur un malentendu : on acceptait de me plaindre, pourvu que je me consolasse assez vite.

La fondation d'Antinoé n'était qu'un jeu dérisoire : une ville de plus, un abri offert aux fraudes des marchands, aux exactions des fonctionnaires, aux prostitutions, au désordre, aux lâches qui pleurent leurs morts avant de les oublier. L'apothéose était vaine : ces honneurs si publics ne serviraient qu'à faire de l'enfant un prétexte à bassesses ou à ironies, un objet posthume de convoitise ou de scandale, une de ces légendes à demi pourries qui encombrant les recoins de l'histoire. [...] Mes mains semblaient toujours un peu sales.